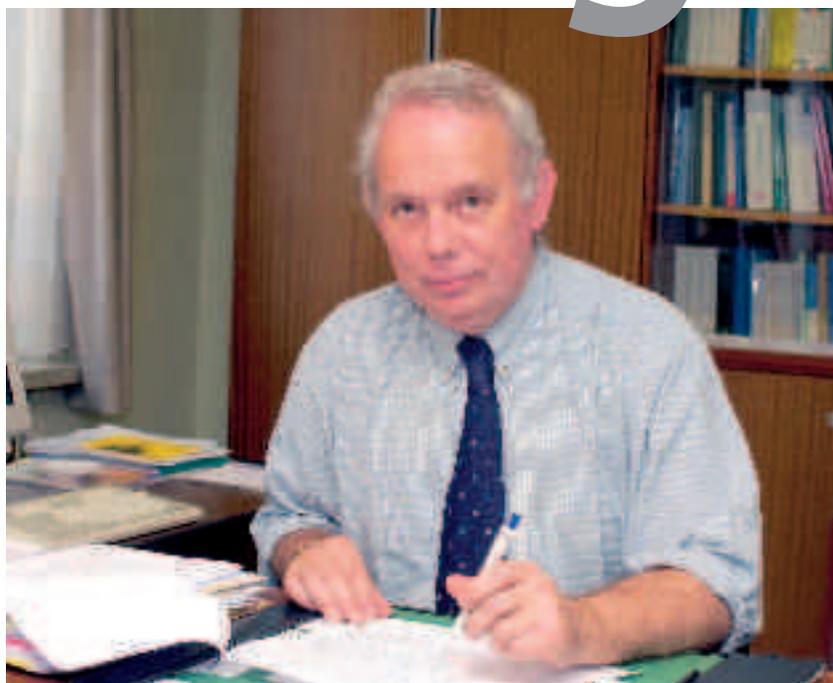


MICHEL SCHEUER

# « Je veux vivre de la fragilité »

**À 65 ans, Michel Scheuer quitte la fonction de recteur des Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur. Parcours étonnant d'un jésuite qui fut, tour à tour, directeur, économiste, curé de paroisse et que rien ne prédisposait à devenir recteur.**



**V**OTRE ÉLECTION comme recteur il y a onze ans, c'était une surprise pour vous ?  
– Tout à fait. Car je n'avais pas vraiment le profil. Jusque là, je participais aux travaux du Conseil d'administration et de l'Assemblée générale des facultés. Mais je ne viens pas du monde académique. Au départ, cela a été un handicap car je n'avais pas vécu de l'intérieur, jour après jour, le métier d'enseignant et de chercheur. Il m'a donc fallu être très à l'écoute. Mais je me suis rendu compte assez vite que c'était aussi un atout dans la mesure où un recteur qui ne sort pas de tel département, tel laboratoire ou telle faculté ne court pas le risque de ne voir l'université que dans le prisme de son département, son labo ou sa faculté.

– Un des gros dossiers que vous avez eu à traiter, c'est la fusion des universités francophones.  
– Le tout gros dossier de ces dernières années, c'est Bologne, c'est-à-dire la réorganisation de

**« Il faut garder à l'esprit que l'objectif de formation à l'université déborde l'apprentissage de la physique ou de l'histoire. »**

l'enseignement supérieur en Europe dans un sens d'harmonisation pour permettre la mobilité des étudiants, des chercheurs, des enseignants. C'est à l'intérieur de ce processus qu'il faut comprendre les dossiers de fusion des universités en Communauté française. L'enjeu de cette fusion, c'est de trouver un équilibre entre le besoin impérieux de constituer des entités plus grandes avec des équipes de recherche plus étoffées, tout en gardant et en renforçant les spécificités et les ancrages locaux de chacun des partenaires. On a dû rallonger un peu le temps de la réalisation de ce regroupement au sein de l'UCLouvain pour une série de raisons que je comprends très bien. C'est un changement énorme.

– Quels sont les défis qui vous semblent les plus importants pour un responsable d'université ?  
– Pour moi, un des points les plus fondamentaux en terme de responsabilité, c'est de pouvoir concilier deux dimensions de l'université qui à première

# « Être tout près de la réalité sociale »

vue sont inconciliables : une université qui accueille tout le monde et en même temps une université de pointe en matière de recherche. En Belgique, la loi interdit de refuser un étudiant belge ou européen qui répond aux critères de fin de secondaire. L'université doit donc accueillir tous ces jeunes, dont une partie non négligeable va se réorienter après quelques mois ou après un an. En même temps, l'université doit s'inscrire dans le mouvement d'internationalisation, développer des centres de recherche avec des équipements scientifiques à la pointe du progrès, avoir des équipes de chercheurs qui publient dans les meilleures revues internationales. Les jeunes doivent donc pouvoir côtoyer des chercheurs et être initiés à la démarche de recherche dès les premières années. Personnellement, je pense que c'est une chance, mais aussi un défi terrible.

Un autre grand défi par rapport aux jeunes, c'est de garder à l'esprit que l'objectif de formation est beaucoup plus vaste et large que l'objectif d'apprentissage des disciplines que l'université dispense. Les jeunes qui sortent de l'université vont presque tous être amenés à remplir dans la société des responsabilités collectives. Est-ce que l'université les prépare à cela ? Pour moi, c'est vraiment une question tout à fait importante et qui déborde l'apprentissage de la physique ou de l'histoire.

– *Votre successeur est un laïc. C'est une première à Namur.*

– Le recteur de Namur était le dernier des Mohicans dans le contexte belge. Aujourd'hui, la société a repris toute une série de fonctions qui, dans le passé, étaient assurées par des religieux. Pour moi, la vie religieuse active doit être aux frontières, là où des pans entiers de la société sont extrêmement fragilisés et ne

sont pas pris en charge collectivement. Ce n'est pas par hasard qu'il y a vingt ans les soins palliatifs sont nés dans un contexte de vie religieuse ; ce n'est pas un hasard que le monde des religieux et des religieuses soit présent aujourd'hui dans la problématique des réfugiés.

– *C'est la raison pour laquelle vous avez choisi d'habiter dans un quartier populaire...*

– Oui, pour être proche de ces réalités de fragilité sociale. Je pense que malheureusement, la vie religieuse est souvent paralysée par des lieux historiques dans lesquels elle s'est implantée.

– *Dans votre parcours, vous avez été directeur d'un établissement de protection de la jeunesse. C'est dans la même logique ?*

– C'est une option qui colle un peu à toute mon histoire. J'ai d'abord connu cette réalité là comme activité de scoutisme quand j'étais en secondaire. Je suis resté en contact et j'ai fait des études de criminologie. Pendant sept ans, j'ai pu remplir ce service de directeur d'un gros établissement de jeunes et d'enfants placés par les tribunaux de la jeunesse. J'ai vécu là des années tout à fait passionnantes. J'ai découvert cette réalité sociale fragile et difficile qui souvent se répète de génération en génération. Cela m'a vraiment marqué.

– *Vous avez aussi un engagement en paroisse.*

– Pour moi, c'est aussi une des manières de garder contact avec les réalités qui est complémentaire de mon engagement à l'université. J'ai vécu depuis une dizaine d'années une insertion très modeste dans une paroisse où il y a une équipe paroissiale qui gère les choses.

Manifestement, encore pour quelques années certainement, l'Église se refuse à ordonner prêtre des hommes mariés. Donc la pénurie – pour employer le vocabulaire de ceux qui se lamentent – ne va faire que s'aggraver dans les années qui viennent. Alors, soit on organise des lieux où l'on fait venir les gens d'abord dans un rayon de 10, puis de 20, puis de 30 km. Soit on croit que chaque communauté chrétienne est prête à se prendre en charge. Je suis très marqué par l'expérience du diocèse de Poitiers en France. Dans son dernier livre, l'évêque, Mgr Rouet, exprime la vision d'une communauté chrétienne qui vit, s'organise, célèbre, s'insère dans son terreau humain. Si on commence à faire des tournantes de célébration où l'on amène les gens par voiture et autocar, on va détruire la vie des communautés chrétiennes.

– *Et votre avenir ?*

– Au cours des dernières années, j'ai eu la chance d'aller plusieurs fois à Beyrouth à l'Université Saint-Joseph et d'organiser certaines collaborations avec Namur. Ses responsables m'ont demandé d'aller travailler quelques années avec eux pour développer une dimension de formation qui permette aux étudiants de réfléchir aux questions de sens, d'interdisciplinarité et de responsabilisation. Par exemple en introduisant dans les programmes des sciences exactes et des sciences médicales un minimum de cours de sciences humaines. Une autre tâche m'est confiée : reprendre la présidence d'un centre qui développe la collaboration entre tous les gens qui, dans cette université, travaillent sur des questions éthiques en matière économique, sociale ou biomédicale. ■

**Propos recueillis par Thierry TILQUIN**